

Sur le trottoir

Comédie de 17 sketches indépendants

*12 personnages (6 hommes, 6 femmes) **

Auteur : Philippe Laperrouse

(La distribution est évolutive)

Philippe Laperrouse

5, allée de l'Ardelière

69290 Grézieu-la-Varenne

plaperrouse@9online.fr

Note de mise en scène :

Décor :

Côté cour : un bureau, deux chaises. Côté jardin : une table de bistrot, deux chaises. Au milieu de la scène : un banc public. Éventuellement : quelques plantes vertes ou équivalentes.

Accessoires :

Deux ou trois tasses de café sur la table de bistrot.

Personnages :

A priori la comédie est construite pour 6 hommes et 6 femmes, de manière à ce que chaque comédien ait un texte de longueur à peu près égal.

La distribution est modulable. Les sketches étant indépendants, un ou deux peuvent être supprimés. Sauf exception, les rôles féminins peuvent être masculinisés et inversement.

Costumes :

Vêtements modernes. Plutôt décontractés.

AVERTISSEMENT

Le texte suivant a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même, si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits d'auteur et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation, la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Tableau 1. (John, Luigi)

(John, un homme, déambule sur le trottoir, il passe devant le bureau d'un autre homme (Luigi), qui l'interpelle)

Luigi : Stop citoyen ! Ou allez-vous ?

John : Je vais chez le boulanger, chercher mon pain, si ça ne vous dérange pas.

Luigi : Si, ça me dérange. Asseyez-vous. Vous devez m'avouer l'un de vos péchés.

John : Ah bon ? Vous êtes curé ?

Luigi : Non, pas spécialement. Je travaille pour toutes les religions.

John : Comment ça ?

Luigi : Alors, non seulement vous avez failli passer sans vous confesser, mais en plus vous ne suivez pas votre journal télévisé. C'est pourtant obligatoire.

John : À vrai dire, ma femme préfère regarder « Plus jolie la vie ». Qu'est-ce que je devrais savoir ?

Luigi : C'est nouveau. Je suis représentant du consortium de toutes les religions qui se sont groupées pour diminuer les frais de structure et faire des économies d'échelle. Le consortium a décidé d'entreprendre le recensement des péchés de tous les citoyens. Comme ça, on sait où on en est. Alors, ce péché ?

John : Je n'en sais rien, moi ! Euh... Je suis très rancunier...

Luigi : Je le note. En effet, ce n'est pas très joli, joli... ce que vous me dites là.

John : Ah bon ? Alors qu'est-ce qu'il faut que je fasse quand je suis agressé ? Il faut sans doute que je remercie mon agresseur !

Luigi : Pas de sarcasme. Quand vous êtes agressé vous avez le droit de casser la figure à votre agresseur, mais sûrement pas de ruminer votre rancœur dans votre coin avant de vous venger froidement.

John : Et s'il est plus fort que moi, qu'est-ce que je fais ?

Luigi : Rien. Soyez soumis. De toute façon dans votre entreprise, chez vous, dans la rue, vous avez intérêt à être soumis. Vous serez beaucoup plus tranquille. Sinon, comme vous n'êtes pas très fort, vous allez être humilié par tout le monde.

John : C'est que je n'aime pas tellement être humilié.

Luigi : Bon, alors restez rancunier et arrêtez de me casser les pieds.

John : Je peux aller au boulanger ?

Luigi : Vous n'avez rien d'autre à m'avouer ?

John : Euh ... Non. En général, je suis très correct.

Luigi : Vous n'y mettez pas beaucoup du vôtre. Figurez-vous que moi, j'ai des quotas à remplir, il me faudrait d'autres péchés. Vous ne connaîtriez pas quelqu'un de très chargé en péchés ? C'est que je débute, moi !

John : Je vais en parler à Josiane, ma cheffe de bureau, elle est infecte avec les autres. Mais je ne sais pas si elle sera dispo.

Luigi : Bon, en attendant, il va falloir que vous travailliez un peu pour vous améliorer. Voici la liste de tous les péchés homologués par le Consortium des Religions, vous avez le choix. Essayez donc le 134, c'est celui qui me rapporte le plus de points.

John : Orgueilleux ! ... C'est que je suis quelqu'un de très modeste, moi !

Luigi : Soyez un peu créatif ! Alors, prenez le 119, menteur ! Ne me dites pas que vous ne mentez jamais. Si vous me le dites, vous mentez.

John : Oui, bof. Comme tout le monde... Bon, je peux aller chez le boulanger ?

Luigi : Oui, circulez. Pendant qu'on y est, demandez-lui s'il s'est confessé ? Sinon envoyez-le-moi. Et repassez me voir avec une bonne dose de 119. !

(John s'en va)

(Rideau)

Tableau 2. (Georgette, John)

(Un homme stoppe juste devant la coulisse, une femme sort à ce moment-là)

Georgette : Bonjour ! Ne vous fatiguez pas à faire la queue, il n'y a plus de pain.

John : Comment ça, à dix heures du matin, il n'y a plus de pain !

Georgette : Il paraît que le boulanger est devenu socialiste depuis hier soir.

John : Quel rapport ?

Georgette : Je ne sais pas. Il a l'air de trouver que c'est une excuse. Moi, la politique, je n'y comprends rien.

John : C'est bien ma veine. Il ne doit pas y avoir dix mille boulangers socialistes dans l'agglomération. Le seul, c'est le mien. Il faut que ça tombe sur moi. Je n'ai jamais de chance !

Georgette : Je crois qu'il y a un marchand de biscottes de droite dans le quartier. Et puis, si ça vous intéresse, je connais bien un cordonnier centriste.

John : C'est rare, en effet... Bon...qu'est-ce qu'on fait alors ?

Georgette : On pourrait se faire inviter chez les Dugenou pour le petit déjeuner. Parce que moi, il faut que je puisse tremper ma tartine dans mon bol, sinon ça ne va pas aller...

John : Vous croyez qu'il a du pain, Dugenou ?

Georgette : Forcément, il est chef de service à la Préfecture. À ce niveau-là, on a forcément du pain pour le petit déj'.

John : Bon, d'accord, allons chez les Dugenou. Vous pourriez peut-être apporter un pot de confiture. On ne sait jamais chez qui on tombe. Je ne voudrais pas me retrouver avec une tartine de pain sans rien à mettre dessus.

Georgette : OK. À propos... Vous les connaissez les Dugenou ?

John : Non, pas particulièrement, mais s'ils ont du pain, ça peut s'arranger. Et vous, ce sont des amis ?

Georgette : Moi ? Non, je ne les connais pas non plus, mais ma collègue Bernadette me dit qu'ils sont très bien. La semaine dernière, elle n'avait plus de café, et bien elle est allée le prendre chez les Dugenou et ça s'est très bien passé. Ils lui ont même proposé de prendre sa douche chez eux.

John : Allons-y, s'ils ont du café, ils ont certainement du pain.

Georgette : Remarquez, ce serait quand même plus pratique si on leur demandait de nous apporter le petit déjeuner chez nous, à domicile.

John : Très bonne idée, je ne vois pas bien pourquoi ce serait toujours aux mêmes de se déplacer.

Georgette : Bon, je les appelle.

(Elle déplie son téléphone)

Georgette : Monsieur Dugenou ! Bon, pour demain matin, ce serait deux petits déjeuners : café, tartines, miel, confiture... Comment ça, vous n'avez que de la fraise ? Bon, ça ira pour cette fois, il me reste un fond de pot de mirabelles.

John : Dites-lui que je me lève tôt : cinq heures trente.

Georgette : Allo... oui, il faudrait que tout soit prêt pour cinq heures trente... Comment ? Si je me fous de votre gueule ?

John : Donnez-moi ça, je vais lui parler... Monsieur Dugenou... Vous pourriez être correct, vous croyez que ça nous fait plaisir d'avoir un boulanger socialiste ? Comment ? Je suis un connard ! Ah bon... Eh bien, on va voir ça ! Passez-moi votre supérieur hiérarchique ! Comment ça vous ne pouvez pas me passer votre supérieur ?

(John pâlit, il se retourne vers Georgette)

John : Il dit qu'il n'a pas de supérieur puisqu'il est le Préfet !

(Rideau)

Tableau 3. (Georgette, Henri)

(Georgette poursuit son chemin. Elle arrive devant Henri assis sur un banc qui consulte une carte routière)

Georgette : Henri ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Henri : Je prépare la manif de demain.

Georgette : Ah bon ! Et vous serez combien ? Mille, dix mille...

Henri : Euh... non, on sera un...

Georgette : Ne me dis pas que tu vas défiler tout seul !

Henri : Si... si... Je vais bloquer la circulation sur l'A10. J'espère que les flics mettront en place une déviation.

Georgette : Henri ! Soyons raisonnables, tu ne peux stopper la circulation sur une autoroute à toi tout seul, surtout si tu veux la bloquer dans les deux sens...

Henri : Ah bon, et comment je fais part de mon immense frustration ?

Georgette : D'abord, quel est le motif de ta manif ?

Henri : Parce qu'il faut un motif, maintenant ?

Georgette : Oui, ça ne fait pas comme ça. Il faut déposer un préavis à la Préfecture avec le parcours prévu de la manif. Remarque, je peux peut-être t'aider, je connais très bien le Préfet Dugenou, maintenant.

Henri : Bon, pour le parcours, si je ne peux pas bloquer l'autoroute, je pourrais peut-être tourner autour du rond-point Poincaré, là !

Georgette : Ce ne serait pas mal. Tu as un service d'ordre pour éviter tout débordement ?

Henri : Je vais demander à Marcel de m'encadrer. Il a l'habitude. J'y pense : pour hurler mon mécontentement, je fais comment ? Il me faut un slogan.

Georgette : Quel mécontentement ?

Henri : Georgette ! Allons ! Si je manifeste, c'est que je ressens un profond malaise ! Allons ! Allons ! Un peu de jugeote !

Georgette : Écoute, ne crie rien, ce sera une manif silencieuse, c'est encore plus grave ! Comme personne ne saura pourquoi tu manifestes, les gens se poseront des questions. Si ça se trouve, vous terminerez à plusieurs pour tourner sur le rond-point en silence.

Henri : Tu crois que je pourrais avoir un peu de forces de l'ordre ?

Georgette : Je ne suis pas sûr, Henri. Je vais voir avec Charlotte, c'est la flickette qui règle la circulation au coin de la rue. Elle pourrait peut-être intervenir virilement. Mais ne rêve pas, tu n'auras pas de panier à salade, ni de canon à eau.

Henri : Et pour les casseurs ?

Georgette : Les casseurs ?

Henri : Oui, les casseurs en fin de manif, ça se fait.

Georgette : Tu as envie de casser quelque chose ?

Henri : Je pourrais peut-être jeter un caillou dans la vitrine de ton magasin.

Georgette : Henri ! Tu plaisantes, me faire ça à moi qui soutiens ton action depuis le début. Non, j'ai une meilleure idée, tu pourrais lancer un pavé dans la vitrine du boulanger, il paraît qu'il est devenu socialiste.

Henri : Tu crois que je risque quelque chose.

Georgette : Non, c'est bon. À dix heures, le boulanger dort encore. Je te dis qu'il est socialiste. Il comprendra sûrement ton malaise.

Henri : Si Charlotte pouvait m'interpeller brutalement en fin de manif, ce ne serait pas mal. Je pourrais m'insurger contre les violences policières.

Georgette : Je vais lui en parler, Henri.

Henri : Bon, il me faudrait une couverture télé.

Georgette : Tu veux une couverture télé ?

Henri : Évidemment, Georgette, si personne n'est au courant de mon courroux, comment veux-tu que je m'en sorte ?

Georgette : C'est vrai. Je vais voir si « Nature et Pêche » peut envoyer quelqu'un. Ils ont un journal télévisé vers 2 heures du matin.

Henri : J'y pense ! Demain, on est dimanche !

Georgette : C'est vrai que tu n'auras pas grand monde à ta manif. Surtout à dix heures du matin.

Henri : Je m'en fous puisque je défile à un. Le problème, c'est qu'on a prévu un pique-nique avec Josiane et les enfants. Si je le manque, elle va me faire un tas d'histoires. Je vais peut-être suspendre mon mot d'ordre...

Georgette : Remarque, vous pourriez pique-niquer sur le rond-point, mais il faut que je prévienne Charlotte. Tu ne la connais pas ! Si elle s'énerve, elle est capable de foncer dans le tas !

Henri : Tu as raison, il est peut-être préférable que je m'assoie à la table des négociations pour obtenir des avancées significatives.

Georgette : D'accord, je prévient Matignon et l'Elysée. À propos, tu n'aurais pas un bout de pain ? Non ? Dommage ! Bonne chance ! (*Elle sort, Henri s'assied*)

(Rideau)

Tableau 4. *(Alexandra, Louis, Henri)*

(Alexandra et Louis déambulent en portant des pancartes vierges, Henri les arrête)

Henri : Une manif ! Ça m'intéresse, mais c'est curieux, vous n'avez rien d'inscrit sur vos pancartes et vous ne criez pas de slogans !

Alexandra : C'est normal, c'est une manif à louer.

Henri : On peut louer maintenant ? Ça va m'arranger.

Louis : Oui, vous comprenez, les manif, ça fait venir les journalistes. Le maire voudrait attirer l'attention sur sa commune, alors il loue des manif. Ça vous intéresse ? Pour 20 000 euros, on peut vous faire un très beau défilé.

Henri : Ce n'est pas bon marché. Il faut que j'aie vu dans la commune d'à côté avant de me décider.

Alexandra : Attendez ! Pour ce prix, on vous fournit les slogans et les marcheurs, évidemment.

Louis : Ce mois-ci, nous avons une très belle promotion. On vous promet un car de police pour le même tarif, plus deux ou trois arrestations musclées. C'est donné.

Henri : Et pour les casseurs en fin de cortège, vous faites quelque chose ? Toute manif a ses casseurs.

Alexandra : Alors là, c'est une option, il faut compter 5000 euros par casseur. Vous comprenez, c'est un article très demandé... Mais vous pouvez avoir une très belle manif sans casseur.

Louis : Bien entendu, nous nous occupons de la relation avec la presse. On vous garantit au moins trois photos et deux interviews. Et peut-être la télé.

Henri : J'avoue que vous me tentez !

Louis : Attention, nous ne pouvons pas vous garantir la météo.

Henri : S'il fait trop froid, les marcheurs ne marchent pas ?

Alexandra : Si, mais il n'y aura personne pour les regarder défiler. On ne peut tout de même pas vous garantir les spectateurs.

Henri : Et pour le parcours ?

Louis : Ah ! Je vois que monsieur est un connaisseur !! Alexandra, montre à monsieur nos parcours.

(Alexandra déplie une carte)

Alexandra : Nous avons un cheminement très recherché en automne et au printemps, le long du fleuve, jusqu'au restaurant des Amis, après on bifurque en direction de l'église. La tête de manif peut s'avancer les bras en croix, ça peut faire de très belles photos.

Louis : Ou alors, nous avons un parcours beaucoup plus court pour l'été, il suit les boulevards, les gens sont à l'ombre et on finit directement sous les platanes de l'école primaire.

Alexandra : Il faut voir aussi la question de l'horaire. Évidemment, manifester au milieu de la journée, c'est très performant. Mais nous faisons aussi un rabais à partir de 20 heures.

Louis : Pour les petits budgets, ça peut faire l'affaire, ceci dit, il faut reconnaître qu'il n'y a pas grand monde pour applaudir un défilé en pleine nuit.

Henri : Il reste encore un problème.

Alexandra : Dites-nous !

Henri : Le motif de la manifestation.

Alexandra : Monsieur n'a pas de motif ?

Louis : Vous êtes sur ? Vous êtes contents de votre salaire, de vos congés, du gouvernement ??...

Henri : Bin...oui..... de quoi pourrai-je me plaindre ? Il y a bien le réchauffement climatique....

Alexandra : Alors là, ça va être difficile, nous avons déjà six manifs contre le réchauffement climatique pour le mois qui vient. C'est un créneau très pris !

Henri : Ou alors je pourrais protester contre la hausse de la cotisation scandaleusement pratiquée par l'amicale bouliste du quartier !

Louis : C'est déjà mieux, on ne va pas vous faire un défilé de 15000 personnes, mais il y a déjà de quoi se défouler.

Henri : Et pour le nombre de manifestants, on peut tricher ?

Alexandra : Bien entendu, mais il y a un petit supplément. Moyennant quoi, nous sommes en relation avec la police et dès que nous connaissons leur chiffre, nous le multiplions par deux ou trois.

Henri : J'avoue que je suis très, très tenté.

Louis : Alexandra, je trouve que monsieur est sympathique... allez ... on lui propose...

Alexandra : Vous croyez... la.... La....

Louis : Oui, Alexandra, la formule Premium !

Henri : Alors là, vous me gêtez !... Qu'est-ce que c'est que la formule premium ?

Alexandra : Pour 10 000 euros de plus, on vous garantit la présence du député-maire en tête de cortège !

Louis : Oui, du moment que c'est contre le gouvernement, il s'en fout, il défile pour n'importe quoi !

Henri (*intéressé depuis le début par le physique d'Alexandra*)

Je suis d'accord, mais je préfère négocier avec mademoiselle.

Louis : Pas de problème, le client est roi ! J'ai l'habitude. C'est moi qui suis largué à tous les coups.

(Henri et Alexandra sortent d'un côté bras dessus bras dessous, Louis sort de l'autre côté, dépité, ses pancartes sur l'épaule)

(Rideau)

Tableau 5. *(Louis, Barbara, John)*

(Un homme, Louis et une femme Barbara se promènent en se tenant par la main, ils sont interrompus par John)

John : Bonjour ! Vous êtes mariés ?

Louis : Oui, tout à fait. Je me présente : Louis.

John *(à la femme)* :

Et vous ?

Barbara : Moi aussi.

John : Vous vous appelez Louis ?

Barbara : Non, moi aussi, je suis mariée et je m'appelle Barbara.

John : Vous n'allez pas très bien ensemble.

Louis : Si enfin... non. Pour que les choses soient bien claires, nous sommes mariés, mais pas ensemble.

John : Ah ! C'est pour ça ! Je me disais aussi... Un couple marié qui ne s'engueule pas, c'est rare. Si je comprends bien, monsieur trompe madame qui – d'ailleurs- trompe monsieur, et madame trompe monsieur qui ne se prive pas de tromper madame.

Louis : Comment ? Ma femme me trompe ?

John : C'est obligatoire, tout le monde trompe tout le monde. Il m'arrive de me tromper moi-même. C'est vous dire !

Barbara : C'est interdit de se tromper ?

John : Non, mais vous vous rendez compte du monde dans lequel on vit ? Tout le monde se ment et en plus ... en plus... on m'a dit qu'il n'y a plus de pain chez le boulanger. Il va falloir que je m'y mette.

Barbara : Vous voulez devenir boulanger ?

John : Non, je voulais dire qu'il va falloir que je trompe quelqu'un. De quoi j'ai l'air ? Barbara, ça vous ennuerait que je trompe ma femme avec vous ?

Louis : Moi, ça m'ennuerait un petit peu. Barbara trompe son mari qui la trompe, en plus si elle vous suivait, elle me tromperait moi avec vous qui tromperiez votre femme, laquelle vous trompe certainement. Et en plus, Barbara continuerait à tromper son mari, en changeant de trompeur. Vous compliquez tout !

John : Vous refusez d'être trompé ? Vous vous rendez compte de la situation dans laquelle vous me mettez ? Si tous ceux qui trompent refusent d'être trompés, on va où comme ça ? Et d'ailleurs, qui vous dit que ce n'est pas vous qui n'êtes

pas en train de me tromper avec Barbara ? Maintenant qu'elle et moi, nous avons fait connaissance, c'est tout à fait possible.

Louis : Ah, parce que maintenant, c'est moi qui vous trompe avec Barbara ? On pourrait peut-être régler ça entre hommes. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Barbara : Louis, laisse tomber !

Louis : Toi, tais-toi !

John : Vous avez entendu comment il vous parle, Barbara ? Vous ne pouvez pas rester avec lui !

Louis : Mais enfin, vous ne la connaissez pas !

Barbara : Je suis si terrible que ça ?

Louis : Ce n'est pas ce que j'ai dit !

Barbara : Monsieur a l'amabilité de te tromper avec moi et toi tu fais la gueule !

Louis : Tu ne vas pas partir avec ce... Ce... boulanger ...

John : Je vous ai déjà dit que je n'étais pas boulanger. Ceci dit, si vous connaissiez l'adresse d'un boulanger de droite, vous m'obligeriez.

Louis : Non, mais enfin, je rêve, Barbara. Qu'est-ce qu'il a de plus que moi ?

Barbara : Lui, au moins, il ne trompe personne.

Louis : Si tu pars avec lui, il trompe sa femme et toi tu me trompes et tu trompes ton mari.

Barbara : Il y a dix minutes, le fait que je trompe Charles ne te dérangeait pas tellement

John : Quel hypocrite !

Louis : Euh... je voudrais être sûr de comprendre. Vous, vous êtes en train de me prendre mon amie qui me trompera par la même occasion. C'est ça, où je me trompe ?

John : Détrompez-vous, c'est moi qui vais tromper ma femme avec Barbara. C'est tout à fait différent !

Louis : Ouf ! Je suis soulagé ! J'ai failli me tromper !

(Rideau)

Tableau 6. *(Louis, Chantal)*

(Chantal chemine, elle croise Louis qui l'interpelle et lui fourre un papier entre les mains)

Louis : Ah ! Vous tombez bien !

Chantal : On se connaît ?

Louis : Non, justement ! C'est pour ça que vous tombez bien.

Chantal : Qu'est-ce que c'est que ça ?

Louis : C'est un formulaire à remplir. Je veux savoir si on peut devenir amis. Mon amie précédente vient de me larguer. Alors vous comprenez, je prends des précautions...

Chantal : Et pour être votre amie, il faut remplir un formulaire ?

Louis : Évidemment, c'est obligatoire. Vous ne croyez tout de même pas que je vais laisser entrer n'importe qui dans mon intimité ! Allons ! Allons !

Chantal *(Elle prend le temps de lire)* :

Vous voulez savoir si je suis de droite ou de gauche ?

Louis : C'est indispensable. Je n'ai pas l'intention d'investir dans un dîner avec vous pour qu'on s'écharpe pendant tout le repas pour des raisons politiques. Vous voudrez sûrement avoir raison, moi aussi, alors on va s'embrouiller.... Il vaut mieux éviter, vous comprenez ?

Chantal : Et là, vous voulez savoir où je compte passer mes vacances ?

Louis : Figurez-vous que je n'ai pas envie de me taper la Thaïlande, sac au dos, ou alors trois semaines chez votre mémé du Périgord. J'ai mes limites.

Chantal : Et le nombre de mes visites chez le médecin, ça vous regarde ?

Louis : Je veux savoir si vous êtes bien entretenue. Vous achetez une voiture sans regarder les factures de révision, vous ?

Chantal : Et mes enfants ? Je vois ce que c'est : vous êtes du genre à vouloir une amie sans gosses.

Louis : Pas du tout, au contraire ! Si vous avez des enfants, ça m'arrangerait. Je pourrais vous amener les miens le mercredi pour qu'ils jouent avec les vôtres, ça ne vous dérangerait pas beaucoup. Soyons pratiques !

Chantal : Je vous signale que je n'ai pas de maison de campagne pour vous inviter pendant les week-ends.

Louis : Ce n'est pas grave. Nous irons souvent chez les Mollard, ils ont un très beau chalet à Chamonix. Ne vous inquiétez pas, ils ont l'habitude de me voir. Ils seront ravis.

Chantal : J'en ai connu des tordus, mais c'est la première fois qu'on me demande de remplir un formulaire.

Louis : Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Les personnes s'engagent n'importe comment maintenant. En plus, vous devez vous engager à rester telle que spécifiée sur le formulaire. C'est une précaution indispensable, parce que les gens changent, ils peuvent devenir arrogants, orgueilleux, acariâtres... À la fin, ça devient très embêtant. À la rigueur, on pourra faire des avenants, mais je préférerais éviter.

Chantal : Vous ne voulez pas ma photo en plus ?

Louis : Si, justement, je voudrais avoir le temps de l'examiner en détail. Si vous pouviez avoir une petite lueur de complicité au coin de l'œil, ça m'arrangerait. J'ai besoin d'être rassuré.

Chantal : Ce sera tout ?

Louis : Non, regardez les petites lettres là en bas. Vous devez vous engager aussi à une grande qualité d'écoute quand je dis quelque chose. Sans émettre de jugement évidemment. Je supporte très mal les remarques acariâtres de fin de soirée. Il ne faudrait pas que notre couple dégénère à cause d'un malentendu.

Chantal : Ce serait dommage, en effet. Bon... écoutez, je ne crois pas que je vais remplir votre formulaire.

Louis (*Il lui tend un autre papier*) :

Très bien dans ce cas, il faut que vous me signer cette décharge.

Chantal : Comment ça, une décharge ?

Louis : Oui, je suis obligé d'être prudent, vous comprenez : je ne voudrais pas que vous veniez me reprocher de ne pas vous avoir donné votre chance !

(Rideau)

(Jules est en train de rêver sur le banc, Marina arrive)

Marina : Excusez-moi de vous déranger.

Jules : Vous ne me dérangez pas, mademoiselle.

Marina : Si, si, je vous dérange, je vois bien que vous étiez en train de réfléchir. Et moi qui m'amène comme ça, avec mes gros sabots. J'ai un de ces culots !

Jules : Pas de soucis. Je n'étais pas en train de réfléchir, j'étais en train de ne rien faire.

Marina : Comment ça ? Vous aussi, vous arrivez à ne rien faire? Parfois ça me prend également.

Jules : Les gens ne se rendent pas compte, mais c'est très difficile de ne rien faire.

Marina : C'est bien vrai. Moi quand je ne fais rien, je pense. Et quand j'essaie de ne penser à rien, je pense que je suis en train de ne penser à rien. Comment faites-vous pour ne rien faire et même ne rien penser ?

Jules : D'abord, il faut savoir que ne rien faire, ce n'est pas très bien vu dans notre société. Nous sommes souvent confondus avec des fainéants. Les gens n'hésitent pas à nous lancer des quolibets, voire des insultes. Ne penser à rien, c'est encore pire.

Marina : Oui, ça j'ai remarqué.

Jules : Alors, faites semblant. Ouvrez votre téléphone, dites n'importe quoi en mimant une grande inquiétude. Ou alors, regardez intensément votre montre en prenant l'air pressé. Tout le monde vous croira très occupée.

Marina : Merci de vos conseils. C'est très rassurant de savoir que je ne suis pas toute seule à essayer de ne rien faire. Tout de même... on pourrait fonder une confrérie secrète entre nous. Nous pourrions nous entraider.

Jules : Oui, mais alors, il nous faudrait un code ou un geste secret pour se reconnaître entre nous. Par exemple, se tourner les pouces.

Marina : Et puis pour entrer dans notre confrérie, il faudrait prêter serment. Chacun devrait jurer d'aider celui ou celle qui serait tenté(e) par l'action et qui aurait donc du mal à ne rien faire.

Jules (*emphatique*) :

Et quand nous serons assez nombreux, nous sortirons de l'ombre pour montrer au monde les bienfaits de la culture de l'oisiveté.

Marina : Ça, c'est bien vrai. Les actifs ne se rendent pas compte de tous les malheurs qu'on pourrait éviter si tout le monde se tournait les pouces.

Jules : Le meilleur moyen de ne pas prendre des décisions désastreuses, c'est encore de ne pas en prendre. Il faudrait tout de même que ça se sache !

Marina : Certains politiciens l'ont bien compris, mais ils n'osent pas afficher leur appartenance à notre communauté. Ils sont prisonniers des conventions sociales et font semblant d'être surbookés. Nous pourrions les aider à faire leur coming-out.

Jules : Nous pourrions organiser des séminaires de glandage !

Marina : D'accord ! Mais il faudra être rigoureux et sévère. Dès que les gens se trouvent ensemble, il y en a toujours un ou deux qui cherchent à se valoriser ou qui déclarent qu'il faut agir. Dans nos séminaires, ce sera interdit. Le premier qui émet une idée constructive : hop ! Dehors !

Jules : Dans notre programme, il ne faudrait pas oublier d'éduquer les jeunes esprits. Dès le CE2, nous pourrions organiser des cours de tournage de pouce.

Marina : C'est sûr. D'ailleurs, dès le plus jeune âge, certains gamins sont naturellement doués. Seulement les parents ne les encouragent pas assez et ils perdent vite leur talent.

Jules : Si c'est pas malheureux !

Marina : Au niveau du bac, il faudrait organiser des cours de distraction au mois de juin pour éviter aux jeunes de travailleur de se rendre malades en révisant nuits et jours.

Jules : Et après le bac qu'ils n'auront pas, on fait quoi ?

Marina : Un programme d'insertion qui aurait pour objectif : comment vivre aux crochets des autres ?

Jules : Super : on commence tout de suite. Je m'occupe de collecter les cotisations.

(Rideau)

Tableau 8. *(Marina, Barbara)*

(Barbara est en arrêt devant le public. On comprendra qu'elle regarde une vitrine. Marina arrive, elle hésite puis regarde dans la même direction.)

Marina : Qu'est-ce que vous regardez ?

Barbara : Cette robe-là, dans la vitrine !

Marina (*elle détaille Barbara*) :

Non... Ce n'est pas la peine, elle ne vous ira pas du tout ! Vous n'avez pas les mêmes formes harmonieuses que le mannequin.

Barbara : Comment ça ? Vous m'avez bien regardée ?

Marina : Ne vous inquiétez pas ! C'est toujours comme ça. Les commerçants promettent monts et merveilles et à la fin, ils vous roulent dans la farine. Tenez ! Moi qui vous parle, j'avais loué cet été un studio à 300 mètres de la plage.

Barbara : Quel rapport avec cette robe ?

Marina : Eh bien, figurez-vous que c'était 300 mètres en ligne droite. En passant par les petites rues, il fallait bien compter deux kilomètres.

Barbara : Oui... bon, moi j'achète une robe, pas un séjour de vacances.

Marina : Mais c'est pareil, ma pauvre. On vous fait miroiter une vision magnifique et une fois que le chèque est signé, tout est pourri. Tenez, c'est comme la dernière voiture que j'ai achetée...

Barbara : Vous pouvez vous acheter une voiture, vous !

Marina : Non, à vrai dire, c'est Gérard mon troisième mari qui avait du pognon. J'ai hérité de la bagnole au divorce. Eh bien, figurez-vous que lorsqu'on regardait la pub à la télé, on voyait ce modèle circuler en bord de mer dans le soleil couchant, sur des routes désertes...

Barbara : Mais quel rapport avec ma robe ?...

Marina : Le rapport c'est qu'aujourd'hui ma bagnole est coincée dans les embouteillages tous les matins derrière les véhicules de livraison et les camions poubelles. Votre robe, c'est pareil, qui vous dit qu'au moment de l'enfiler vous n'allez pas rester coincée ?

Barbara : C'est-à-dire que j'ai l'intention de l'essayer avant de l'acheter.

Marina : Méfiez-vous ! Dans les magasins, on est toujours plus mince qu'à la maison.

Barbara : Vous avez encore des expériences passionnantes pour me rassurer ?

Marina : Tout à fait ! Vous avez sûrement entendu parler du dernier livre de Mikhaïlovitch Van der Mouskine, tout le monde en parle.

Barbara : Pff ! Inconnu au bataillon.

Marina : Mais si ! Voyez votre hebdomadaire de télé, ils disent que c'est le bouquin de la rentrée qu'il faut avoir lu pour ne pas passer pour une idiote.

Barbara : Si je comprends bien, pour vous, je suis inculte et grosse. Vous l'avez acheté Van der machin ?

Marina : Oui et je n'ai pas pu dépasser la page 10. Encore une tromperie commerciale.

Barbara : Bon d'accord, mais ma robe, ce n'est tout de même pas Van der Truc qui me la vend. Je peux y croire.

Marina : C'est pire ! Votre robe, elle ne va sûrement pas vous aller ! Vous devrez la rapporter à la boutique ou la vendre sur Internet, ça va vous créer beaucoup de soucis. Moi, je n'ai jamais vu un libraire qui me rembourse un bouquin qui ne me plaît pas. Enfin... je m'en fous, je laisse traîner Van der Bidule dans mon salon pour jouer à celle qui l'a lu.

Barbara : Euh, c'est-à-dire que vos non-lectures ne m'intéressent pas beaucoup...Je vais quand même entrer pour acheter ma robe, si ça ne vous dérange pas.

Marina : Et vos enfants, vous avez pensé à vos enfants ? Vous croyez leur faire plaisir en vous habillant au goût du jour et puis... Tenez, moi quand je croise ma fille dans les couloirs avec des vêtements prétendument à la mode, j'ai peur.

Barbara : Et quand elle voit votre style vestimentaire à vous ?

Marina : Elle n'est pas tellement d'accord, on s'engueule un peu. D'ailleurs, c'est un vrai mystère de la vie. Au départ, vous fabriquez un truc de cinquante centimètres de long, et seize ans plus tard, le truc vous traite de vieille bique.

Barbara : Je compatis.

Marina : Vous comprenez. Commercialement, c'est toute votre existence qui vous est survendue. Prenez le mariage, par exemple. Au début votre mari vous apporte le petit déjeuner au lit. Maintenant, il fait toujours le petit déjeuner, mais le sien.

Barbara (*elle regarde la vitrine*) :

Comment ça : fermé ?

Marina : Comment ?

Barbara : Le magasin.... Il vient de baisser son rideau. Vous avez vu ce que vous faites avec vos conneries...

Marina : Ne vous inquiétez pas... Restez donc dans vos vieilles fringues.... Vos enfants vous reconnaîtront ...cette robe est beaucoup trop belle pour vous.

(*Rideau*)